

mais c'est bon... patience... On verra comment la Madelon se venge, toute vieille qu'elle est.

Et, se détournant du côté du débit de tabac, elle étendit son bras en fermant sa main jaune et ridée, et répéta encore, mais plus lentement et plus bas : On verra ! En parlant, son visage avait soudainement pris une expression de menace effrayante. A la voir dans cette attitude, qui transfigurait son être chétif en une figure presque poétique, avec le geste farouche de son bras tendu qui semblait secouer la malédiction, un esprit enclin au merveilleux l'eût prise pour une magicienne fabuleuse appelant, dans une terrible invocation, la colère des dieux sur le toit d'un ennemi. Ceux qui entendirent ces paroles menaçantes n'y prirent point autrement garde, ou les attribuèrent à un emportement passager ; mais la débitante de tabac, aux oreilles de qui elles étaient parvenues, car elle écoutait derrière un rideau, en éprouva une si grande impression d'épouvante, qu'elle tomba à demi évanouie dans son comptoir.

Quand la foule se fut dispersée, la mère Madelon fit placer dans une brouette le cadavre de Caporal et le fit transporter chez elle. Le même soir, elle creusa un trou profond dans le terrain qui entourait sa maison, et elle y enterra les restes du seul ami qu'elle avait au monde.

Ce fut environ trois mois après la scène que nous venons de retracer, que la mère Madelon, pour échapper à l'ennui de la solitude, entra comme servante chez le père Protat, sabotier du pays. Le bonhomme, qui l'avait connue au temps où on l'appelait encore la belle fermière de Grez, ne la considérait pas absolument comme une étrangère prise à gages. En outre, dans sa jeunesse, la mère Madelon avait été un peu l'amie de sa femme, et, fidèle comme il l'était à la mémoire de sa chère Françoise, cette ancienne liaison était déjà une recommandation à ses yeux. D'un autre côté, Protat savait que la petite rente dont jouissait la bonne femme la mettait à l'abri du besoin, et que c'était moins encore pour en retirer du gain que pour ne point rester chez elle, qu'elle avait consenti à aider sa fille dans les travaux du ménage. En lui confiant la direction des dépenses domestiques, il ne craignait donc pas qu'elle grattât les centimes pour en faire des sous. Or, sans être avare, le bonhomme Protat était soigneux de son petit avoir, et volontiers aimait à s'enfermer dans un coin pour mirer ses vieux louis dans des écus neufs.—La mère Madelon, installée dans cette maison, y vé-

cut sur un certain pied de familiarité qui aurait pu faire quelquefois supposer aux étrangers qu'elle faisait partie de la famille.

Les seules contestations qui s'élevaient entre elle et le père Protat avaient pour cause la protection dont elle essayait de couvrir, autant que cela lui était possible, le petit apprenti Zéphyr, et les remontrances qu'elle adressait à la jeune Adeline à propos de certaines tendances de son caractère, dont elle essayait d'arrêter les développements. Sur ces deux points seulement ils ne s'entendaient pas toujours, car le père Protat, qui n'était point tendre, comme on l'a pu voir, aux défauts de Zéphyr, souffrait beaucoup pour peu que l'on hésitât à reconnaître en sa fille l'assemblage de toutes les perfections. Dans son aveuglement injuste, quand une altercation s'élevait entre la mère Madelon et sa fille, il ne voulait même pas savoir le motif qui l'avait fait naître, et donnait de confiance tort à la première, sans vouloir comprendre combien l'infailibilité qu'il accordait à la seconde, même dans les choses où elle était le plus inexpérimentée, pourrait devenir dangereuse par la suite. Le père Protat partageait une erreur commune aux parents dont les enfants ont reçu une éducation au-dessus de l'état dans lequel ils sont appelés à vivre, et c'était précisément le cas où Adeline se trouvait par suite de circonstances que nous avons aussi à faire connaître.

IV.

UN MAUVAIS PÈRE.

La fille du sabotier avait à peine trois ans à l'époque où sa mère était morte. Les maladies qui avaient rendu ses premières années indécises, les soins et les peines qui en étaient résultés pour sa mère, contribuèrent puissamment au dépérissement de celle-ci, dont la santé s'était trouvée profondément altérée à la suite de ses couches. Le père Protat avait accueilli avec la joie la plus vive la naissance tardive de cette enfant, venue au monde après douze ans de mariage ; mais après la mort de sa femme, il éprouva un étrange sentiment pour la chétive créature qui lui restait entre les bras. En regardant le berceau où luttait sa vie incertaine, il ne pouvait s'empêcher de penser que sa mère aurait peut-être vécu, si les veilles passées auprès de ce berceau n'avaient point hâté le terme de ses jours,

et malgré lui il se surprenait à regretter l'heure où sa femme l'avait rendu père.

Par une singulière bizarrerie, cette amertume, dont au reste il souffrait lui-même, disparaissait durant les périodes où l'enfant reprenait momentanément une apparence de vigueur. Son père alors l'accablait de caresses ; il quittait son travail pour la mener promener dans les champs, et durant des heures entières il la prenait sur ses genoux, s'efforçant de retrouver dans ses traits une ressemblance qui pût lui rappeler la défunte regrettée ; mais aussitôt qu'elle retombait dans son état maladif, sa tendresse paternelle se changeait en brusquerie, en impatience involontaires, qui rendaient la petite muette et chagrine, et quelquefois même la faisaient hésiter à se plaindre, tant elle redoutait la grosse voix de son père. Malgré son âge peu avancé, son intelligence précoce saisissait bien les contradictions qui se faisaient remarquer dans la conduite du bonhomme ; mais elle ne pouvait pas deviner pourquoi celui-ci se montrait moins doux et moins patient avec elle dans les occasions où elle avait le plus besoin de patience et de douceur. Comme les êtres que l'on habitude à la crainte, et aux oreilles de qui toute parole arrive avec le son d'un reproche, l'enfant devint peu à peu timide et contrainte. Il en résulta que dans les moments où le père Protat se trouvait bien disposé, il ne retrouvait plus dans sa fille les gentillesses et le naïf abandon de son âge ; elle avait perdu cette charmante et confuse expression du langage enfantin, et ce rire bruyant qui ouvre la bouche des enfants quand ils n'ont pas d'autre moyen d'exprimer leurs joies puériles, ou de montrer le bonheur qu'ils éprouvent à se sentir aimés. La petite Adeline recevait alors les caresses de son père et les lui rendait avec une timidité inquiète. En la trouvant silencieuse quand il aurait souhaité entendre son petit bavardage confus, Protat se chagrinait d'abord, puis il s'emportait et se mettait en colère pour forcer sa fille à être bruyante et à paraître joyeuse ; il lui ordonnait de jouer du même ton bourru avec lequel il le lui défendait lorsque ses jeux l'ennuyaient. Adeline obéissait, car elle connaissait l'obéissance à l'âge où l'on ignore encore le sens de ce mot ; mais cette soumission cachait tout un petit monde d'arrière-pensées dans lesquelles le bon sens paternel du père Protat pouvait clairement deviner que l'enfant appréciait ses façons d'être. Il s'alarmait alors en remarquant le changement opéré chez cette frêle créature

déjà pensive et réfléchie, qui s'abstenait de laisser voir ses désirs, dans la crainte qu'on ne s'y rendit pas, ou qu'on ne les satisfît qu'avec mauvaise grâce.

Lorsqu'il voyait sa fille affecter, pour lui complaire, une apparence de gaieté ou de plaisir qu'elle n'éprouvait point réellement, le sabotier se reprochait de lui avoir enseigné la dissimulation à une époque de la vie où toutes les impressions portent ordinairement le cachet de la franchise. Il s'en voulait alors à lui-même et se disait son fait dans des soliloques où il ne se ménageait pas. Quoi qu'il pût se dire cependant, on en disait encore bien plus dans le pays, où l'espèce d'éloignement qu'il avait laissé percer pour sa petite fille avait été exagéré jusqu'à l'aversion. Ces bruits malveillants étaient basés sur quelques propos qu'il aurait laissé échapper à l'occasion des ordonnances du médecin, qui le ruinaient, avait-il dit, sans guérir l'enfant, qui ne faisait que geindre.

C'est, au reste, une habitude assez commune aux paysans de remettre dix fois dans leur poche l'argent qu'ils doivent donner au pharmacien ; pour eux, toute dépense qui reste sans profit quelconque, qu'elle ait pour cause la nécessité ou le plaisir, leur semble une prodigalité inutile, et leur saigne le cœur autant que la bourse : ils ont, disent-ils naïvement, le moyen d'être pauvres, mais pas celui d'être malades. Aussi les voit-on souvent nier le mal qu'ils ressentent jusqu'au moment où il les couche de force dans leur lit, ou bien ils attendent encore leur guérison du repos, remède banal, mais qu'ils estiment par un manque de raisonnement, moins coûteux que les visites du médecin. A l'époque où sa femme avait tenu le lit pendant trois mois, sa maladie coûta gros. Cependant Protat n'avait jamais fait la plus légère récrimination. Ne se fiant point à la science du médecin de Montigny, il avait fait appeler un docteur de Fontainebleau, dont les visites le forçaient à ouvrir largement le sac aux écus, et, pour les avoir de meilleure qualité, il faisait venir les *médecines* de Paris. Il aurait certainement vendu avec joie son dernier arpent pour prolonger l'existence de sa femme. On avait su tout cela dans le pays, où il avait été longtemps parlé des soins dont il avait entouré la défunte jusqu'à ses derniers moments et de la profonde douleur qu'il avait témoignée à sa perte. Aussi ce furent peut-être ces mêmes souvenirs qui rendaient inexplicables les paroles que dans un moment de mau-

vaise humeur il avait laissé échapper à propos de la maladie prolongée de la petite Adeline.

— Est-ce la faute de cette petiotte, si elle est souffrante ? disaient les uns. Ce n'est pas les drogues qu'elle prend qui ruinent son père, puisqu'à la Saint-Jean dernière il s'est encore agrandi en achetant le pré aux frères Thibaut, même qu'il le leur a payé d'un seul coup pour l'avoir à meilleur compte.

— Eh ! reprenait un autre, quand bien même il ne lui resterait plus en plaine un épi ni un brin d'avoine, quand il serait réduit, pour toute possession, à ses deux bras et à ses outils, est-ce qu'il devrait, comme ça, laisser voir son mauvais cœur ? A la fin des fins, c'est-il bien vrai qu'il aimait tant la mère, puisqu'il ne peut pas souffrir l'enfant ?

Il y avait dans tous ces discours l'exagération qui de bouche en bouche arrive à faire une poutre d'un fétu. Il fut un jour reporté au père Protat qu'on avait dit dans le pays que le chagrin qu'il avait montré après la mort de Françoise n'était pas sincère, puisqu'il martyrisait son enfant depuis qu'elle n'était plus en vie. Cette révélation le mit dans une de ces fureurs qui rendent un homme assassin. Il s'enquit de la personne qui avait tenu le propos, et jura qu'il le lui ferait rétracter devant tout le monde. Ayant appris que c'était un de ses voisins, le dimanche qui suivit, il fut l'attendre sur la place de l'église, à la sortie de la messe. Au moment où il l'aperçut, il lui sauta à la gorge, et, sans lui dire pourquoi, il lui administra une correction terrible. Le curé, qui venait de quitter l'église, intervint pour rétablir la paix.

— Monsieur le curé, dit le sabotier, ce n'est pas une vengeance, c'est une justice. Ce gredin-là a dit que je n'aimais pas ma femme et que je rendais ma fille malheureuse. Je ne le lâcherai que lorsqu'il aura demandé pardon à Dieu devant sa maison de son mensonge abominable, et, s'il n'obéit pas tout de suite, je lui coupe entre ses propres dents sa méchante langue d'aspic.

Voyant que le sabotier était disposé à lui faire un mauvais parti, le voisin s'exécuta, non sans protester, dès qu'il se vit libre, contre la violence dont il avait été victime.

Le lendemain de cette scène, qui fut diversement commentée sans amener aucun retour dans l'opinion qu'on avait sur lui, le père Protat s'en alla à Nemours. Il en revint le soir même, ramenant avec lui un gentil petit chariot auquel était attelée une chèvre blanche portant de jolis

harnais. Le chariot était rempli de joujoux de toutes sortes. Le père Protat avait dépensé plus de cent francs pour prouver à tout le monde qu'il adorait sa fille. On vit donc bientôt la petite Adeline parcourir le village de Montigny dans la voiture traînée par la chèvre blanche. Cela causa sans doute un grand émoi, surtout parmi les enfants, qui ne pouvaient se lasser d'admirer le chariot et son charmant attelage ; mais, durant cette marche triomphale, la petite Adeline ne semblait pas éprouver, même intérieurement, la joie qu'aurait dû lui causer ce riche cadeau, dont son père avait eu l'idée en voyant une gravure qui représentait le roi de Rome dans un équipage pareillement attelé.

En se promenant ainsi dans tout le village avec un orgueil qu'il ne dissimulait pas, le sabotier s'étonnait de ne point rencontrer dans les yeux de sa fille le remerciement du plaisir qu'il pensait lui procurer. Nonchalamment renversée dans sa voiture, la petite se voyait regardée et se devinait enviée, sans que rien dans sa personne indiquât cette satisfaction d'amour-propre qui rend les enfants, aussi bien que les hommes, sensibles à tout témoignage d'attention. Comme ils passaient devant une maison, une petite fille qui jouait auprès de sa mère voulut s'approcher pour caresser la chèvre, et, comme elle trahissait malgré elle le plaisir qu'elle aurait eu à se trouver à la place d'Adeline, sa mère la rappela auprès d'elle, la prit dans ses bras, où elle l'embrassa trois ou quatre fois en lui disant de manière à être entendue du sabotier : « Ne sois pas jalouse, ma fille, les caresses valent mieux que de beaux joujoux. »

Le père Protat sentit aussitôt la colère bouillonner dans ses veines, car ces paroles, qui s'adressaient à lui comme un reproche indirect, avaient été entendues et comprises de plusieurs personnes. Il arrêta le chariot, s'approcha d'Adeline, et l'embrassa aussi en lui disant : « Embrasse ton père, mon enfant. » Mais, malgré lui, l'agitation qu'il essayait de contenir donnait de la brutalité à ce mouvement de tendresse, et sa parole, devenue brève, avait le ton impératif du commandement. La petite fille fut effrayée, et son effroi devint visible. Pendant qu'elle lui rendait son baiser, le père Protat s'aperçut qu'elle tremblait dans ses bras, et, quand il la regarda de plus près, craignant qu'elle ne fût plus malade, il vit qu'elle était pâle et faisait des efforts pour ne pas pleurer.

Aucun détail de cette scène rapide ne fut

perdu pour ceux qui observaient le père et l'enfant, restés aussi tristes l'un que l'autre. — « C'est le baiser de Judas », murmura la mère de la petite fille à l'oreille d'une voisine. — Heureusement le sabotier n'entendit pas cette monstrueuse parole. Il ramena sa fille, et, comme la petite chèvre ne marchait pas à son gré, tant il avait hâte d'être rentré chez lui, il la battit durement pour la faire aller plus vite. Il arriva enfin à sa maison fou de rage et de chagrin. — Malheureux que je suis ! s'écria-t-il en se frappant la tête avec ses poings ; on croit que je n'aime pas mon enfant, et moi je suis sûr que c'est mon enfant qui ne m'aime plus !

Pendant qu'il se désolait ainsi, la petite Adeline était couchée, en proie à une douleur nerveuse qui la surprenait par intervalles ; mais, intimidée par la présence de son père et craignant d'être grondée si elle faisait du bruit, elle n'osait se plaindre ni remuer, bien que ces sortes de crises chez les enfants, comme chez les grandes personnes, trouvent une espèce de soulagement dans les cris.

Quoi qu'elle fit cependant pour se contraindre, il arriva un moment où la douleur fut si vive, que l'enfant laissa échapper une plainte étouffée qui parvint à l'oreille du père. Il s'élança aussitôt vers la berceuse ; mais la petite Adeline, ayant entendu ses pas, s'était blottie sous la couverture et mordait son drap pour comprimer les cris que lui arrachait la douleur. En se voyant découverte, elle imagina que son père était mécontent à cause du bruit qu'elle avait fait, et pour conjurer la colère qu'elle croyait lire dans ses traits bouleversés par le chagrin, elle croisa les mains et lui dit d'une voix suppliante : « Mon papa, ne me grondez pas, je vous promets de ne plus être jamais malade. »

Ces simples paroles, qui semblaient reprocher innocemment au sabotier le manque de patience qu'il avait témoigné plusieurs fois dans des circonstances semblables, le rendirent stupide d'épouvante. Cette pauvre enfant qui, depuis cinq ans qu'elle était au monde, ne connaissait encore la vie que par la douleur, et qui s'accusait de son mal comme d'une faute, c'était un spectacle navrant dont la vue faillit un instant ébranler la raison du père.

— Malheureux ! malheureux que je suis ! s'écria-t-il en donnant un libre cours à ses larmes, toi qui es dans le ciel, et qui connais la vérité, ô ma chère Françoise ! prie le bon Dieu qu'il

ait pitié de moi, et qu'il me rende le cœur de notre enfant.

Le sabotier passa toute la nuit auprès du lit d'Adeline, qui se réveilla le lendemain en proie à une fièvre alarmante. Le médecin appelé en toute hâte parut embarrassé. Il fit son ordonnance et se retira sans avoir prononcé une parole rassurante. Protat embrassa sa fille pendant qu'elle dormait, et, ayant laissé une garde auprès d'elle, il sortit pour se rendre à l'église. Le sabotier n'était pas dévot ; mais à défaut de piété, il avait la croyance religieuse qui se fie à la Providence, et sait qu'aux plus grands maux d'ici-bas le dernier remède peut tomber d'en haut. De son vivant, sa femme l'avait déshabitué de mal parler des prêtres, qui dans certaines campagnes subissent encore les rigueurs d'un préjugé grossier répandu dans l'esprit populaire par les doctrines philosophiques du dernier siècle, continuées par l'ancien libéralisme. Quand le sabotier rencontrait le curé de Montigny, il ne manquait jamais de le saluer et lui témoignait tout le respect que méritait ce vieillard. Le desservant de ce village était un prêtre irlandais ordonné en France. Son dévouement et sa charité avaient eu l'occasion de faire leurs premières armes dans sa malheureuse patrie, que Dieu semble avoir placée exprès au milieu des flots pour qu'elle ne donnât pas aux autres peuples la contagion de sa misère. Le désintéressement de cet obscur et pieux serviteur du ciel le rendait quelquefois lui-même aussi nécessaire que le plus pauvre d'entre ses paroissiens. Il n'avait presque rien à lui ; mais le peu qu'il possédait était le bien de tous, car son évangélique charité laissait toujours la clé sur la porte. Aussi le sabotier, s'étant aperçu souvent que, durant les grands froids de l'hiver, la cheminée de la cure était, dans tout le pays, la seule où l'on ne voyait pas de fumée, y envoyait de temps en temps une *année* de bourrées ou un stère de bois coupé dans ses baliveaux. Comme Protat se dirigeait vers l'église, il rencontra le curé, qui venait d'en sortir, et celui-ci parut surpris de voir son paroissien, qui ne venait ordinairement à l'église que pour assister à la messe du bout de l'an dite en mémoire de sa femme.

— Est-ce que vous aviez à me parler ? demanda le prêtre.

— Non, monsieur le curé, pas à vous, mais au bon Dieu. Je viens lui demander d'avoir pitié de ma petite fille, qui va bien mal.

— Dieu vous entende et vous exauce ! répon-

dit le prêtre. Je le prierai aussi pour qu'il vous conserve votre enfant.

Et il ajouta doucement, avec une intention qui semblait vouloir reprocher au sabotier la rareté de ses apparitions à l'église :

— Dieu n'est pas comme les hommes, qu'on ne rencontre jamais quand on a besoin d'eux. Si rarement qu'on vienne le voir, on est toujours sûr de le trouver. Entrez, père Protat, ajouta-t-il en désignant la porte de l'église ; vous serez seul !

— Je n'ai pas peur qu'on me voie, répondit fermement le sabotier. Je voudrais, au contraire, que tout le village fût là pour écouter ma prière. Quand on l'aurait entendue, on ne dirait peut-être plus les vilaines choses qu'on dit.

Le curé savait vaguement les calomnies dont son paroissien était l'objet.

— Je sais que vous êtes un honnête homme et un tendre père, dit-il à Protat. Celui que vous allez prier le sait aussi, et c'est pourquoi il vous écoutera.

— Merci de m'avoir dit ça, monsieur le curé, fit le sabotier avec émotion ; cela me donnera de la confiance. — Et il entra dans l'église.

C'était un petit temple rustique où l'on ne voyait aucune apparence de luxe. Les murailles, blanchies à la chaux, étaient nues, sauf une douzaine de lithographies grossièrement coloriées et encadrées de sapin, qui représentaient les douze stations du chemin de la croix. Le grand autel, situé au fond de la nef, n'avait aucun ornement d'art. La nappe était bien blanche, mais sans broderie, et reprise en mille endroits. Les chandeliers étaient de bois tourné, la croix en métal imitant l'argent, et, pour la conserver plus longtemps, on l'enveloppait d'un morceau de gaze que l'on retirait seulement les jours de fête et les dimanches. Le chœur était entouré d'une demi-douzaine de stalles de chêne verni, sans aucune sculpture. Au milieu du chœur brûlait la lampe du tabernacle, seul objet de valeur que possédât la fabrique. Cette lampe était en argent, et avait été offerte à l'église de Montigny par l'évêque du diocèse pendant une de ses tournées. Dans cette modeste maison édifiée à son culte, Dieu paraissait aussi pauvre que le jour où il vint au monde dans une étable. L'impression que l'on éprouvait au milieu de cette simplicité n'était peut-être point la même que celle qui s'empare de l'âme sous les voûtes des grandes basiliques ; mais là du moins la pensée n'était point distraite forcément par l'admiration que sollicitent les chefs-d'œuvre et les merveilles du génie humain, qui, dans les cathédra-

les, rehausse et glorifie la grandeur de la Divinité. A genoux sur le carreau nu, le chrétien venu là pour prier sentait que sa prière était moins éloignée de celui qui devait l'entendre.

Au moment où le père Protat pénétrait dans l'église, des bruits singuliers troublaient le silence du lieu saint : c'étaient des bataillons de rats qui couraient dans les charpentes délabrées de sa couverture. Ces hôtes incommodes étaient devenus si audacieux, que le bedeau était obligé de retirer chaque soir les cierges des chandeliers, pour qu'ils ne vinssent pas les manger pendant la nuit. Le sabotier alla s'agenouiller devant la chapelle de la Vierge. C'était précisément celle où il avait été marié il y avait dix-sept ans. On était alors dans le mois de mai, consacré spécialement au culte de Marie, et la chapelle était ornée de fleurs dont le parfum pénétrant embaumait tout ce coin de l'église. Le père d'Adeline pria longtemps, avec une ferveur vraie et cette éloquence touchante qu'une douleur sincère met aux lèvres des êtres les plus grossiers. Il pleura ces chaudes larmes qui brûlent les joues, et trouva des invocations passionnées qui eussent attendri l'être le plus insensible. Il y eut un moment où, par un jeu de la lumière extérieure, l'un des vitraux de la chapelle projeta son coloris rosé sur la figure de la Vierge, et pendant une minute la blancheur du plâtre se revêtit d'une apparence de chair vivante. Au milieu de son exaltation, le père, qui implorait pour sa fille la Vierge dont le cœur maternel avait été percé par les sept glaives douloureux, crut la voir compatir au récit de ses souffrances, et il lui sembla qu'elle lui promettait sa protection dans un sourire de miséricorde. Avant de quitter la chapelle, le sabotier fit vœu, si sa fille était sauvée, de recueillir et d'élever le premier orphelin dont il aurait connaissance dans le pays. Protat sortit de l'église en emportant une fugitive espérance qui devait presque se trouver réalisée à son retour à la maison. Il y trouva Adeline plus calme que lorsqu'il l'avait quittée, et l'enfant exprimait le bien-être qu'elle ressentait en entr'ouvrant ses lèvres comme pour un sourire. Pour la première fois aussi depuis bien longtemps, elle offrit à son père une physionomie plus sympathique, et elle lui demanda ses joujoux sans que sa voix parût exprimer la crainte de se voir refusée. Chacun des jours qui se succédèrent apporta une amélioration sensible dans l'état de la petite Adeline, et au bout de deux semaines elle parut, pour quelque temps du moins, complètement rétablie.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

LA FILLE ADOPTIVE.

Un matin, le sabotier, qui avait droit de pêche sur le littoral, traversait la rivière dans un bachot pour aller visiter ses lignes de fond ; comme il arrivait à la hauteur d'une passerelle que l'on a depuis remplacée par un pont suspendu, un cri terrible lui fit relever la tête ; ce double cri avait été poussé par deux dames qu'il aperçut alors sur la passerelle, où elles donnaient les signes d'une indicible épouvante. Voici ce qui était arrivé. L'enfant de la plus jeune des dames, petite fille de cinq ans, était tombée dans l'eau. Comme elle s'appuyait pour examiner le paysage sur une mince perche, déjà rompue, qui formait une rampe de parapet, le bois avait cédé sous le poids de son corps, si léger qu'il fût, avant que celle-ci eût pu la retenir, et elle avait échappé à sa mère. La rivière du Loing n'est pas très profonde ; mais dans l'endroit où l'accident avait eu lieu, le lit, plus resserré, active encore la rapidité de l'eau. L'enfant était déjà à plus de vingt pas lorsque le sabotier s'aperçut de sa chute ; il fit un signe à la mère pour lui indiquer qu'il allait porter du secours à sa petite fille. Protat se trouvait alors au milieu de la rivière et dans une place où elle est, en toute largeur, embarrassée par de hautes herbes tellement serrées, que la navigation du plus frêle batelet n'y est praticable qu'à l'aide de la gaffe. Le sabotier jugea que le jeu des avirons serait gêné, et qu'avant d'avoir franchi cet obstacle, la petite fille aurait dix fois le temps de périr. A la grande inquiétude des deux femmes, qui ne comprenaient rien à cette manœuvre, au lieu de descendre le courant dans son bachot, il fut s'aborder à une rive, et, prenant sa course avec rapidité dès qu'il eut touché terre, il atteignit en quelques secondes l'endroit en face duquel passait alors la petite fille, que ses robes avaient d'abord maintenue à fleur d'eau, mais qui commençait à s'enfoncer. Protat se jeta à l'eau ; en trois brasses, il atteignit l'enfant qui allait disparaître. En abordant au rivage opposé, il y trouva les deux femmes accourues au-devant de lui. La jeune mère était folle de dou-

leur ; en voyant que sa fille respirait encore, elle devint folle de joie. Le sabotier lui offrit d'entrer dans sa maison pour porter les premiers secours à la petite noyée. Dès qu'on y fut arrivé, Protat fit flamber une bourrée dans sa grande cheminée, et mit toute la garde-robe d'Adeline au service des dames. Au bout de deux heures, l'enfant avait complètement repris connaissance. Comme sa grand-mère était sortie un moment dans la rue pour expliquer aux paysans rassemblés devant la maison ce qui s'était passé, l'un d'eux coupa brusquement les éloges qu'elle prodiguait au sauveur de sa petite fille :

— Il a de la chance, le sabotier ; pour un méchant bain de pieds qu'il aura pris, on lui donnera une grosse récompense.

— Eh ! oui, ajouta un autre, et si c'était sa petiotte qui était tombée à l'eau, il aurait peut-être regardé à deux fois avant de se mouiller.

La vieille dame ayant précisément interrogé parmi les paysans ceux-là qui étaient le plus indisposés contre le père d'Adeline, leurs confidences la convainquirent que ce même homme qui venait d'arracher sa petite fille aux flots était un père dénaturé, et elle ne fut pas éloignée de croire, comme elle venait de l'entendre dire, que ce sauvetage avait été moins inspiré par un dévouement spontané que par un intérêt réfléchi. En rentrant dans la maison, elle examina plus attentivement la petite Adeline, qu'elle avait à peine eu le temps de remarquer, et, la trouvant pâle et chétive, elle attribua cette apparence de langueur aux mauvais traitements et à la négligence dont on avait rendu le père coupable à ses yeux. Sur ces entrefaites, le gendre de la vieille dame, qui se trouvait dans une maison du voisinage pendant l'accident, entra tout effaré dans le logis du sabotier. En retrouvant son enfant vivante et déjà en état de répondre à ses caresses, il se jeta dans les bras de Protat et embrassa le paysan avec un élan de sincérité dont celui-ci fut profondément touché. — Que puis-je pour vous, brave homme ? ajouta-t-il ; vous avez sauvé ma petite Cécile, et ce serait me rendre un nouveau service que de m'indiquer un moyen de vous prouver ma reconnaissance.

Dans l'homme qui lui parlait ainsi, Protat avait reconnu l'un des riches propriétaires des